

AVENTURES PÉRILLEUSES
DE
TROIS FRANÇAIS
AU
PAYS DES DIAMANTS

PAR
LOUIS BOUSSENARD

Illustrées de dessins par FÉRAT, gravés par D. DUMONT



PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, Rue du Croissant, 7

MARPON & FLAMMARION
26, Rue Racine, 26

Tous droits réservés



Aug. 599555

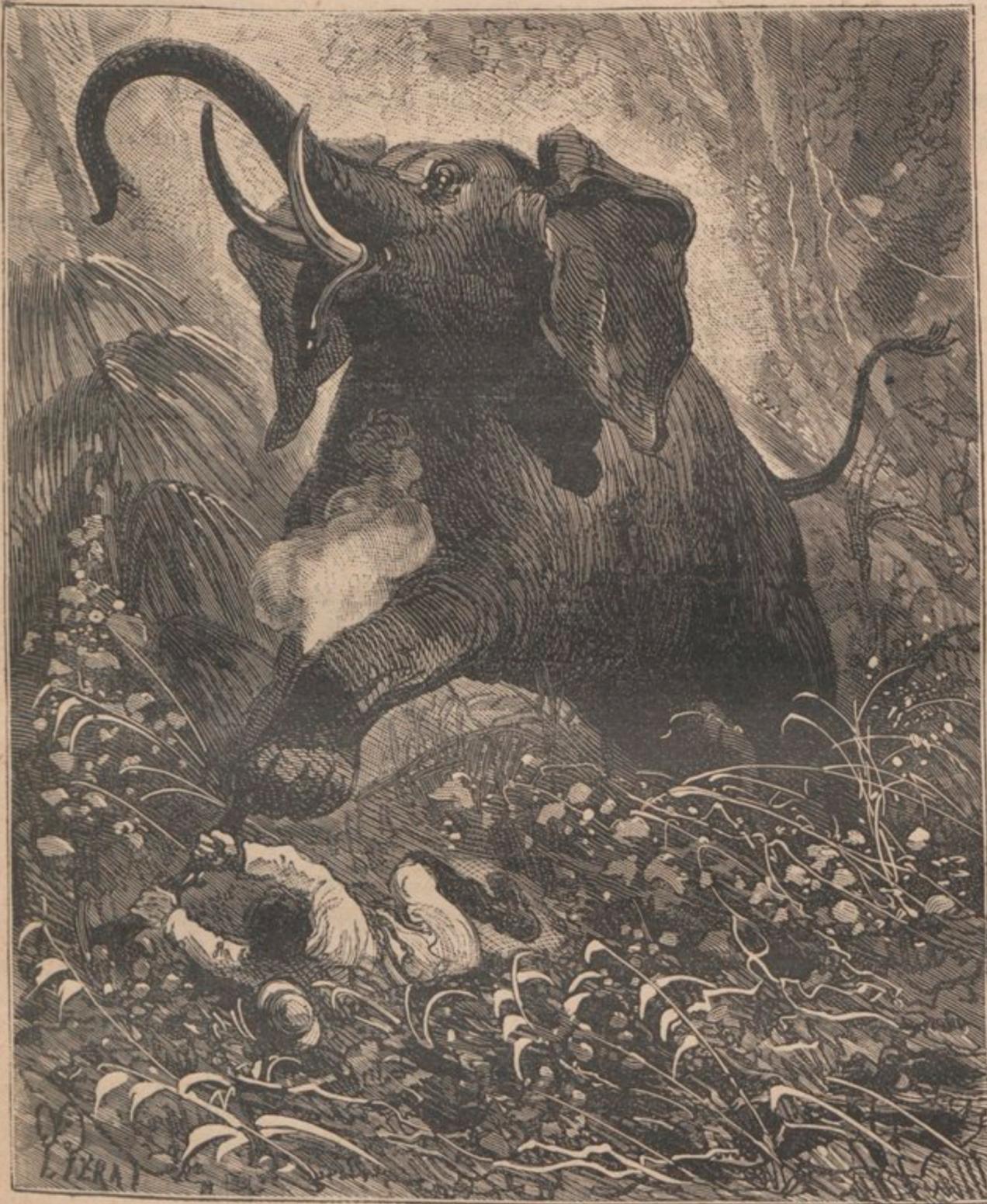
CHAPITRE V

Exploits d'un rhinocéros blanc. — Cheval et cavalier enlevés d'un coup de corne. — « Attends-un-peu. » — Jolie collection d'épines. — L'éléphant d'Afrique. — Structure des défenses. — Explosion d'un pachyderme. — La curée de l'éléphant. — Moyen pratique de mesurer exactement la hauteur du colosse africain. — Pieds cuits au four. — Un rôti de trompe. — Poids des défenses et prix de l'ivoire. — Excellent placement d'une balle cylindro-ogivale, calibre 8. — Viande séchée. — Alerte!...

Un hasard impossible, invraisemblable produisit tout à coup une diversion inespérée. Une masse blanchâtre, oblongue, trapue, surgit de l'épais taillis, avec un tapage énorme de branchages fracassés, déboucha dans la sente, et s'en vint donner entre les quatre pieds de l'éléphant qui s'arrêta net en râlant. C'était un monstrueux rhinocéros blanc qui, troublé sans doute dans sa méridienne par le galop effréné des montures d'Albert et de Joseph, s'enfuyait à toutes jambes en grognant sourdement.

Il y eut entre les deux géants un choc dont on conçoit sans peine l'intensité. La fureur du nouvel arrivant, en reconnaissant l'éléphant, son ennemi le plus redoutable, ne connut plus de bornes. Il s'arc-bouta sur ses quatre pattes courtaudes, baissa sa tête hideuse, puis la relevant d'un élan irrésistible, planta sa défense au beau milieu du ventre de l'animal agonisant. Il y eut un coup sourd, un bruit horrible de téguments broyés, puis les intestins, arrachés de la cavité abdominale, se répandirent sur le sol. L'éléphant oscilla de droite à gauche, puis s'abattit lourdement, en essayant toutefois d'écraser dans sa chute cet ennemi de la dernière heure. Celui-ci, avec une agilité que l'on n'eût pas soupçonnée à son corps difforme, se déroba par un saut de côté, et se retrouva à un mètre à peine du cheval d'Alexandre.

La sotte bête, de plus en plus affolée, encensait toujours. Le rhinocéros,



Albert se jette sur le dos et lâche la détente. (Page 45.)

affreusement souillé de sang, et portant, accrochés à sa corne, d'horribles débris, l'aperçut, et se rua sur elle.

Ce drame n'avait duré que quelques secondes. Le rhinocéros renouvela ce coup qui lui avait si bien réussi avec l'éléphant. Ah! pardieu, ce ne fut pas long. Que pouvaient peser pour un animal doué d'une pareille vigueur le cavalier et sa monture. Aussi l'homme et le cheval, furent-ils soulevés du sol en

un clin d'œil. Le quadrupède, complètement éventré, fit un culbute complète, et resta étalé sur le dos, en envoyant une dernière et inutile ruade.

Quant au cavalier, il ne retomba pas, et ce fut certes un grand bonheur pour lui. Avec le plus beau sang-froid du monde, Alexandre, se sentant enlevé comme avec un palan, lâcha sa carabine, se haussa encore sur ses étriers, saisit à deux mains une branche transversale, fit, en gymnaste consommé un superbe rétablissement, puis s'assit sur la branche en contemplant curieusement le carnage auquel se livrait le pachyderme en furie. Le terrible animal tournait sur lui-même avec des grognements étranglés, courait du cheval à l'éléphant, les frappait de coups furieux, se roulait dans le sang et les lambeaux de chairs pantelantes et s'acharnait contre leurs cadavres, avec l'inepte férocité de la brute. Puis, son œuvre de destruction accomplie, il s'en alla tranquillement à travers bois, comme calmé par cette gymnastique effrénée de tueur.

Le chasseur, que sa bonne étoile et son sang-froid, — cet atout si indispensable dans le jeu de l'homme heureux, — avaient si miraculeusement sauvé, attendit quelques minutes pour donner à son inconscient auxiliaire le temps de s'éloigner. Puis, il abandonna avec d'infinies précautions son poste aérien, ramassa sa carabine, s'assura qu'elle était en bon état, et fit clapper sa langue en signe de contentement.

— Diable ! murmura-t-il, l'affaire a été chaude. Je suis démonté, mais c'est un mal pour un bien. Mon imbécile de cheval m'aurait un jour ou l'autre, joué quelque mauvais tour.

» J'ai ma carabine, mes munitions, je suis sans avaries, et prêt à repousser tout retour offensif.

» Tiens !... continua-t-il en entrant sous bois, un bruit assez intense de rameaux heurtés, accompagné d'un galop saccadé, est-ce que je vais encore avoir à batailler ?

» Ah ! pardieu, je me sens d'humeur à prendre une éclatante revanche.

Le bruit se rapprochait. Alexandre crut entendre des imprécations humaines. Un rapide frisson le secoua de la tête aux pieds, en pensant à Albert et à Joseph qui pouvaient être aux prises avec le troisième éléphant.

Son angoisse fut courte et un spectacle qui, en toute autre circonstance, eût été risible, s'offrit soudain à ses yeux. Joseph, apparut à cheval au milieu de la clairière formée par le bris des broussailles lors du passage de l'éléphant et de sa lutte avec le rhinocéros. Albert le suivait de près. Mais dans quel état, grand Dieu ! Le premier, sans chapeau, les vêtements en loques, la face et

les mains tailladées, balafrées de raies sanglantes, avait peine à maîtriser sa monture dont le pelage blanc était piqué de milliers de points rouges.

Il tallait voir la fureur du brave garçon et entendre les exclamations de colère dont il gratifiait, avec sa pétulance de Catalan, la bête emportée. La bride lui avait échappé, la gourmette était cassée, et cette course furieuse allait continuer indéfiniment, si Alexandre ne se fût trouvé là fort à propos pour cueillir délicatement l'animal par les naseaux.

La poigne de notre ami était un fier bâillon et le cheval s'en aperçut, car il s'arrêta tout net, en faisant naturellement vider les arçons à son cavalier dont la rage s'exhala en une dernière imprécation.

— Gavache !...

Albert n'était pas mieux traité, avec cette différence toutefois qu'il avait pu parvenir à maîtriser à peu près sa monture. Il avait mis pied à terre au moment où Joseph reprenait son aplomb, et s'arrêta stupéfait en voyant les lugubres traces du passage du rhinocéros.

— Ah ! çà, d'où diable viens-tu ? demanda Alexandre moitié riant de la mine hétéroclite des deux compagnons, et moitié inquiet à la vue de leurs balafres ?

— Eh ! parbleu, d'un infernal taillis d'épines où ces deux brutes de chevaux nous ont entraînés.

— Oui, je connais cela. Un véritable semis de baïonnettes. Mais, mon pauvre ami, tu ressembles à une pelote.

» C'est terriblement douloureux, ces *Wagt-een-beetje*...

— Tu dis ?...

— *Wagt-een-beetje*, ce qui veut dire en hollandais *attends-un-peu*. C'est le *Wait a bit* des Anglais.

— La belle chose, que l'érudition !

— N'est-ce pas. Il faut que je te débarrasse au plus tôt de toutes ces pointes barbelées qui mordent ta chair. Attends un peu...

— C'est le cas de le dire ou jamais.

Et Alexandre, tirant de sa poche une petite trousse de voyage, prit un bistouri, et se mit en devoir de procéder à l'extraction.

Joseph, pendant ce temps, examinait en connaisseur les plaies béantes ouvertes, l'une à l'abdomen de l'éléphant, l'autre au poitrail du cheval. Tous ses instincts d'amateur forcené de tauromachie se réveillaient à la vue de ces formidables éventrements.

— On ne peut pas dire, c'est de la bonne vesogne, de la vesogne bien faite.

Un picadore eut été fier de voir sa bête ainsi décosue, et tous les spectateurs de la *plaza* eussent crié bravo !

» J'ai rarement vu pareil travail, aux courses de Barcelone.

Alexandre s'escrimait avec adresse, et ouvrait méthodiquement les chairs de son ami. Celui-ci, pestait en catalan et en français et se démenait comme un diable, en dépit de cet exutoire en partie double.

— Là... doucement, disait le chirurgien improvisé. Sais-tu bien que tu portes entre cuir et chair un échantillon de chaque variété des épines africaines.

» Tiens, ces lamelles aiguës, recourbées deux à deux en forme de hameçons, avec cette pointe droite qui se dresse au milieu, c'est le type de l'Attends un peu (1).

— Le bien nommé. Je t'assure qu'il faut bien s'arrêter un peu quand on est harponné de la sorte.

— Ce petit croc très court, qui vous tient ferme et de façon à vous enfoncer une paire d'épines droites de cinq centimètres, si vous voulez vous en débarrasser brusquement, c'est ce *Haak-en-steek*.

— Ah !... bourreau !

— Je dis *Haak-en-steek*. Voici le *Motjiharra*, la mère des Damaras, avec ses rudes pointes en croix, le mimosa commun, aux épines blanches, le *Wagt een beetje*, ou *Acacia detinens* (qui arrête).

— Assez !... ne fouille plus dans ma chair et ne fais plus d'histoire naturelle, c'est une aggravation de peine.

— Volontiers. Je vais entreprendre Joseph pendant que tu te reposeras.

— Mille tonnerres ! Je souffre tellement de ma course enragée à travers cette maudite broussaille, que je n'ai même pas eu le temps de te demander comment tu t'es tiré d'affaire.

(1) Il y a, dit Livingstone, dans le sud de l'Afrique, quantité de plantes et d'arbres épineux, portant des épines de toutes tailles et de toutes formes : Droites, longues et minces, courtes et grosses, en crochets, en hameçons, en fers de lance, en alènes, si fortes et si coupantes, qu'elles tranchent le cuir comme un rasoir. Les gousses, les noix, les capsules, en un mot, tous les *étuis* qui renferment les graines de ces plantes, sont épars au milieu de ces appendices. L'un est plat comme un shelling et porte deux épines au centre, afin de s'attacher au pied du premier animal qui marchera dessus, et de se faire transporter au loin ; une autre, qui appartient à l'*Uncaria procumbens*, appelée vulgairement *plante à grappins* est armée d'une quantité d'épines effroyables qui lui permettent de s'accrocher à tout ce qui passe. Lorsqu'il s'attache au mufle d'un bœuf, le pauvre animal s'arrête et mugit de douleur et d'impuissance.

— D'une façon toute simple et grâce à l'intervention d'un bonhomme de rhinocéros qui m'a offert gratuitement ses services.

— Tu plaisantes !

— Je suis sérieux comme un chef de clinique chirurgicale.

» Allons, Joseph, à votre tour, mon camarade.

Pendant que le Catalan se prêtait d'assez bonne grâce aux multiples extractions, Albert donnait largement carrière à toute son humeur.

— C'est un guignon. Un vrai guignon. Tout va de mal en pis depuis que nous avons rencontré ce prédicant ou soi-disant tel.

» Il avait le mauvais œil, ou... le diable m'emporte.

— Là, calme-toi. Tu as dû en voir bien d'autres, pendant tes courses à travers le monde, et je m'étonne qu'un explorateur endurci comme toi accorde la moindre attention à de semblables vétilles.

» Qu'est donc devenu ton enthousiasme de l'autre jour ? Et ces saillies à l'endroit des personnages qui évoluent sur l'asphalte parisien ?

» Voyons, tout n'est-il pas pour le mieux, en ce moment ? Notre chasse est heureusement terminée, notre passage payé, grâce à ce massacre de gros gibier, et la subsistance de nos pauvres diables assurée.

» Quand j'aurai bien épluché l'épiderme de Joseph, nous retournerons à la rivière. Tu te livreras aux délices d'une pleine eau pendant que l'on fera la curée de mon éléphant, puis je te frictionnerai avec la graisse de cet excellent pachyderme, souveraine, dit-on, contre les accidents analogues à celui dont tu viens d'être victime. Enfin, nous dînerons d'un pied d'éléphant à l'étouffée. C'est un manger délicieux, si j'en crois les attestations des voyageurs.

— Tu as en tous points raison, répondit Albert rasséréné par ces cordiales paroles. Mais, avec mon tempérament plus bouillant qu'une lave, j'enrage à la perspective d'être immobilisé en ce lieu désolé.

— Immobilisé, comment cela ?

— N'es-tu pas démonté ?

— Tant mieux. Je marcherai et je chasserai à pied, sans risquer de me casser le cou. Je pourrai d'ailleurs me procurer un cheval au premier établissement que nous rencontrerons.

Des cris de joie, des hurlements plutôt, interrompirent cette conversation. Les noirs attirés par le coup de feu et la perspective d'un repas plantureux, avaient suivi la piste des chasseurs, et s'exclamaient à la vue de l'animal abattu par Alexandre au bord de la rivière.

Le chirurgien improvisé, referma sa trousse, ramassa sa carabine, et revint

dans la direction d'où partaient les clameurs, suivi de ses deux compagnons, conduisant par la bride leurs chevaux exténués.

Bien que horriblement pressés par la faim, les Betchuanas attendent l'arrivée des légitimes possesseurs du gibier. Pour manifester leur joie, et peut-être aussi pour charmer les loisirs imposés par leur volontaire discrétion, ils se livrent aux ébats pittoresques d'une farandole enragée. Celui qui a servi de guide aux Européens, se tient près de la bête inerte, brandit sa sagaye, prêt à la lui planter dans le flanc. Les trois amis ne peuvent retenir une exclamation de surprise, à la vue du cadavre monstrueux. L'éléphant, un géant de l'espèce, s'élève au-dessus des eaux comme une roche de granit gris. L'animal domestiqué que l'on voit dans l'Inde, ou celui que l'on exhibe dans les ménageries, ne saurait supporter un seul instant la comparaison avec ce puissant africain, tombé sur le sol natal, avec sa grandeur originelle. Ce colosse foudroyé, inspire un sentiment d'admiration, presque de terreur, auquel le plus brave essaierait vainement de se soustraire. Ses énormes pieds de devant sont venus s'implanter jusque dans la berge. Sa tête, est appuyée à plat sur le sol, soutenue par les défenses jaunâtres, légèrement cintrées de bas en haut. Entre ces deux blocs d'ivoire, la trompe s'allonge rigide jusqu'au milieu des herbes, prolongeant la ligne formée par son corps et son large front. Signe caractéristique, particulier à la race africaine, ce front est plat, avec une légère convexité, au lieu d'être déprimé au centre comme celui de l'éléphant d'Asie. Ses oreilles, énormément développées, couvrent de leur partie supérieure presque la moitié du cou, et le lobe inférieur vient tomber au niveau du poitrail. La peau du flanc, rude, grise, est profondément taillée de sillons entre-croisés, analogues aux mailles d'un filet grossier. On n'y remarque d'autre poil qu'un crin raide, court, clairsemé. Le reste est presque entièrement glabre.

Il doit mesurer debout près de quatre mètres. Sa tête seule suffit à cacher un homme se tenant de l'autre côté. Sa défense droite, a environ trois mètres de longueur ! Celle de gauche, plus courte de trente centimètres, paraît usée à la pointe. Cette particularité qui surprend les Européens, n'aurait pas lieu de les étonner, si un plus long séjour dans le pays des éléphants les avait amiliarisés avec leurs habitudes. Mâle ou femelle, l'éléphant a toujours la défense gauche plus courte et moins lourde que la droite. Elle est également plus luisante. Cette différence provient de ce que l'animal, au moment où il prend sa nourriture, forme avec sa trompe des faisceaux de branches feuillues et les porte à sa bouche de gauche à droite. Ces branches nécessitent, sur

la défense, un frottement perpétuel qui amène l'usure. C'est en outre avec la même qu'il est habitué à sonder la terre. L'éléphant est donc gaucher.

Le chef de la horde se tenait toujours, la sagaye en arrêt, dans son attitude de gladiateur.

— Eh ! que diable fais-tu là ? lui demanda en anglais Alexandre que ce geste intriguait. Il est mort, et bien mort, et n'a pas besoin de recevoir le coup de grâce.

— Retirez-vous, chefs blancs, retirez-vous, répondit l'homme.

— Pourquoi ?

Le noir répliqua par une phrase inintelligible, puis, se reculant d'un pas, brandit sa pique avec force, l'enfonça de deux mètres dans l'abdomen, et bondit en arrière avec une merveilleuse agilité.

Une détonation terrible retentit. La peau se fendit en une lézarde longue d'un mètre, et des gaz s'échappèrent avec un bruit de soufflet de forge.

Albert et Alexandre stupéfaits n'étaient heureusement pas sur le trajet de la trombe. Mais le pauvre Joseph qui examinait curieusement l'opération du Betchuana, se trouva projeté avec une force irrésistible au beau milieu de la rivière.

— Carai ! jura-t-il en se relevant furieux, la bermine, il avait donc une torpille dans les voyaux !

— Bon, répondit Albert en éclatant de rire, je saisis l'utilité de la recommandation de notre guide. Il y a trois heures que la bête est morte et ce soleil à pic qui darde sur elle des rayons brûlants a développé ces gaz qui gonflaient sa peau comme un tambour.

» Je comprends maintenant que l'on ait justement comparé à la détonation d'une pièce d'artillerie, l'explosion produite par la perforation d'un cadavre d'éléphant resté pendant un jour exposé à la radiation solaire.

» Et maintenant, mes gaillards, régalez-vous !

Bien que la faim leur tordît les entrailles, ces pauvres gens ne se précipitèrent pas sur la bête, comme le jeune homme s'y attendait. Avec une discrétion, une courtoisie d'autant plus méritoires en pareil moment, le chef coupa la trompe, détacha habilement les deux pieds de devant, les morceaux de choix, et les déposa devant les Européens. Puis il fit un signe.

Avez-vous vu se ruer une meute de chiens de Saint-Hubert ou de bâtards du Poitou, alors qu'après avoir été maintenus par le fouet du valet de chiens devant la peau du cerf recouvrant les morceaux destinés à la curée, le piqueur enlève brusquement cette peau, et les laisse se repaître ? S'il vous a été donné

de contempler ce spectacle, vous aurez à peine une idée de la curée de l'éléphant par les indigènes de l'Afrique Australe.

C'est une indescriptible confusion de bras, de jambes et de torses agités de convulsions frénétiques. Les noirs armés de sagayes, de couteaux, de pioches, de haches, escaladent la proie monstrueuse, crient, hurlent, beuglent, se battent, s'escriment sur la peau rugueuse qu'ils ont peine à entamer, déchiquettent la chair, hachent les tendons, brisent les os, se vautrent dans la graisse, se roulent dans le sang, glissent et tombent sur les entrailles. La faim les talonnant de plus en plus, ils avalent tout crus des morceaux énormes, avec ces mouvements saccadés de déglutition habituels aux animaux de basse-cour qui se gavent précipitamment. Hommes, femmes, enfants dévorent à pleines poignées la graisse, les lambeaux d'intestins, et toutes les parties de facile absorption.

La carcasse est à jour. Il en est qui ont complètement disparu dans l'intérieur du monstre, pour en sortir souillés de sang des pieds à la tête.

Cette fantastique restauration dura une heure. Puis, quand une partie du colosse eut été engloutie, quand une volumineuse protubérance eut remplacé le creux lamentable offert jadis par tous ces abdomens, les craquements des mandibules s'arrêtèrent, et une partie des dîneurs bien repus, se mirent à entonner des chants bizarrement modulés d'une voix caverneuse et d'un ton sépucral.

Le guide, qui décidément possède la reconnaissance de l'estomac, semble se multiplier. Bien loin de s'endormir comme un phoque sur le sable, pour digérer ce repas trop copieux, il s'évertue à creuser une fosse large et profonde. L'excavation terminée, il va y déposer les pieds de l'éléphant, les recouvrir de cendres, de charbons et de menu bois afin de les faire cuire pendant la nuit à la manière classique, lorsque Alexandre l'arrête.

— Je serais curieux, dit-il à son ami, de connaître la hauteur exacte de mon gibier.

— Cela me semble difficile.

— Moins que tu ne le penses.

— Dame ! comme tu ne possèdes nul instrument de précision, et que la bête se trouve couchée sur le flanc, je ne vois pas comment tu pourras arriver à ton but.

— La hausse de ma carabine étant graduée en centimètres et en millimètres, il m'est facile de marquer un décimètre sur un petit morceau de peau.



Alexandre, en gymnaste consommé, avait saisi une branche... (Page 50.)

Cela fait, je reporte dix fois ce décimètre sur une courroie que je marque de neuf crans. Me voici donc possesseur d'un mètre.

— Bon. Mais les difficultés relatives à la mensuration elle-même ne sont pas résolues par ta reconstitution, fort ingénieuse d'ailleurs, de l'unité de mesure.

— Un peu de patience. Je prends la circonférence exacte d'un des pieds de devant, et je trouve un mètre quatre-vingt-dix centimètres, ce qui, multiplié

par deux, me donne trois mètres quatre-vingts centimètres. Ce chiffre indique la hauteur absolue de notre animal.

— Pas possible !

— Absolument. Ce procédé, préconisé par le docteur Livingstone qui l'a fréquemment employé, est infaillible, au dire de l'illustre explorateur. Il ne peut, bien entendu, s'appliquer qu'aux adultes.

— Bravo ! mon cher Alexandre. Reçois mes félicitations sincères.

» Et maintenant, mon camarade, dit-il au chef, passablement intrigué par cette opération cabalistique, prépare-nous ton rôti. Car si tes congénères sont bien repus, nous sommes, quant à nous, complètement sur les dents.

Le noir, s'il ne comprit pas littéralement les phrases, en saisit néanmoins la pensée et montra aux blancs un brasier sur lequel grillaient, à feu doux, quelques tronçons de trompe.

— A la bonne heure, et merci de l'attention. Si la saveur est en rapport avec l'odeur, ce doit être exquis.

» Allons, Alexandre, Joseph, à table !

— La trompe est décidément un manger délicieux, interrompit au bout de quelques minutes, la bouche pleine, l'enragé causeur. Maintenant que nos émotions sont passées, que cette viande succulente infuse à mon organisme une nouvelle vigueur, je suis tout confus de ma mauvaise humeur de tout à l'heure.

— Parbleu ! il n'y a qu'à se laisser vivre. Tu n'as même pas eu besoin de prendre de bain et la plupart de tes piqûres d'épines commencent à se sécher spontanément. Dans deux jours, il n'y paraîtra plus. Mais, par exemple, tu as une singulière figure et l'on dirait que tu as eu affaire à une douzaine de chats en furie.

— Tu as raison. Il n'y a qu'à se laisser vivre. D'autant plus que, pour notre coup d'essai, nous n'avons pas trop mal réussi.

— Nous sommes en effet nantis, ainsi que nos compagnons, d'un joli stock de provisions.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Indépendamment du plaisir de la chasse, qui peut bien entrer en ligne de compte, tu oublies l'ivoire...

— Tiens, c'est vrai.

— Écoute-moi donc, homme trop désintéressé. Sais-tu combien peuvent peser les défenses de ton éléphant.

— Environ cent kilogrammes les deux.

— Au bas mot. Connais-tu le prix de l'ivoire ?

— Quinze francs le kilogramme, si j'ai bonne mémoire.

— Parfaitement. Cent multiplié par quinze, égale quinze cents, si l'arithmétique est une science exacte. C'est donc quinze cents francs que te rapporte le placement de ta balle cylindro-ogivale entre l'œil et l'oreille de cet honnête pachyderme.

— Puissamment raisonné et... calculé. Mais, au risque d'enduire de fiel les bords de la coupe où tu puises tes illusions, permets-moi de te faire une observation.

— Dis.

— Tu oublies les moyens de transport.

— J'allais y arriver.

» La mâchoire du second éléphant si proprement décousu par le rhinocéros, représente sensiblement la même quantité de matière première et conséquemment d'argent monnayé.

» Quant à celui que Joseph a éclopé, et que nous retrouverons peut-être, nous en parlerons le cas échéant.

» Il n'en est pas moins vrai que notre matinée peut se chiffrer par un bénéfice net de trois mille francs.

— Mais, encore une fois, le transport de cette denrée encombrante...

— C'est l'affaire de nos chevaux. Nous arrimerons proprement les quatre défenses sur leurs dos, nous les confierons en dépôt au chef de la station la plus proche, et nous les reprendrons au retour.

» Alors, de deux choses l'une : ou nous aurons trouvé le trésor du descendant des chefs cafres, et nous ferons cadeau de l'ivoire au dépositaire, ou nous reviendrons les mains vides. Dans ce dernier cas, nous achèterons dans le voisinage un chariot avec la quantité de bœufs nécessaires, nous reprendrons notre marchandise, sans préjudice de celle que nous récolterons pendant notre expédition.

— Pas mal. Mais l'approvisionnement pour le retour.

— Nos braves noirs nous montrent la manière de l'obtenir. Leur sieste finie, vois donc avec quel empressement ils découpent en tranches fort minces ce qui reste de ta victime. Ce qu'ils vont en faire, tu le devines. Ils vont accrocher tout cela aux arbres, en plein soleil, jusqu'à complète dessiccation. C'est ce qu'on appelle ici le « *beultong* » et le « *tasajo* » au Mexique.

» Ils traiteront le second animal par le même procédé, et auront là de quoi parer pour longtemps aux éventualités de la misère.

« Et maintenant, si tu m'en crois, nous allons nous installer pour bivaquer

le plus commodément possible. Voici la nuit, nous sommes harassés. Nos hommes vont allumer des feux pour chasser les bêtes que ne manquera pas d'attirer cet abattoir. Nous allons nous installer près de la fosse où mijotent à l'étouffée, pour notre déjeuner, les pieds que l'on pourrait appeler piédestaux. Puisse un sommeil bienfaisant réparer les fatigues de la journée !

Ce désir si naturel ne fut pas exaucé. Le camp était plongé depuis trois heures à peine dans un profond silence qu'un bruit terrible retentit sous bois à quelques pas des dormeurs. Européens et indigènes se lèvent tumultueusement, saisissent leurs armes et se mettent sur la défensive. Les chevaux attachés au centre de la clairière, renâclent en proie à l'épouvante et tentent de rompre leurs entraves.

Le tumulte est à son comble et les trois amis essayent en vain de mettre un peu d'ordre dans ce pêle-mêle de bêtes et de gens affolés.

— Cornélis et Pieter resteront ici en m'attendant. Moi, je retourne à Cape-Town.

— Je ne comprends plus.

— Deux mots encore. J'abrège, car le temps s'écoule. Il faut que la femme de Villeroge quitte la ville où elle est en sûreté et qu'elle vienne jusqu'ici. Attaquer en route son convoi, et nous emparer de sa personne, sera un jeu pour nous.

— Je n'en doute pas. Mais comment la déciderez-vous à partir.

— Ceci, Révérend, est encore votre affaire. Je ne sais ni lire ni écrire, et vous allez, nous griffonner séance tenante une lettre et un fait divers.

» Vous avez de quoi écrire, n'est-ce pas ?

— Oui, à peu près.

— C'est bien. Confectionnez-moi une lettre que Villeroge blessé grièvement, fait écrire à sa femme par le premier venu. Dites que son état est très alarmant et qu'il réclame des soins immédiats.

» Je me charge de la faire parvenir. Quand elle l'aura reçue, elle partira sans désemparer.

— Quant au fait divers ?...

— Il relatara l'assassinat du juif et l'imputera naturellement à l'aventurier français.

— Mais, nul ne le croira.

— Comme il sera publié le lendemain du départ de la jeune femme, ce départ précipité ressemblant à une fuite inspirera des soupçons à l'autorité.

— Mais, vous allez nous attirer ici toute une horde de policiers.

— La belle affaire !... Vous les connaissez aussi bien que moi, et vous savez combien ils sont inoffensifs.

— Quel est donc votre intention ?

— De fermer à Villeroge, au moins pendant un temps le territoire de la colonie. Sa femme étant en notre pouvoir, il n'aura pas le loisir de rester au Cap pour se disculper. Il mettra tout en œuvre pour la délivrer, mais, réduit à ses propres forces, il ne pourra demander assistance ni aux Anglais, ni aux Boërs d'Orange, sous peine d'être arrêté et de perdre un temps précieux.

— Il n'y a rien à ajouter à ce que vous venez de dire, ami Klaas. Voici vos deux documents. Le fait divers est plié en long, et la lettre en carré. N'allez pas vous tromper, au moins.

— Soyez tranquille.

» Maintenant, reposons-nous. Dans quelques moments on va découvrir le

cadavre du juif et son dray mis au pillage. Je vais me mêler aux groupes et tâcher de lancer les officiers de police sur une fausse piste.

— Défilez-vous de master Will...

» A propos, avez-vous au moins opéré une capture sérieuse dans le chariot du mécréant ?

— Peu de chose, mais qu'importe. J'avais surtout besoin d'un cadavre, je l'ai pris où je l'ai trouvé...

CHAPITRE VII

Réflexions d'un policeman présomptueux, mais irrésolu. — Un homme qui croit aux pressentiments. — Concert de fauves. — Rugissements de lion ou d'autruche. — Le chacal chasse pour le lion. — Nouvel exploit d'un habile chasseur. — Au secours !... — Dans la gueule du lion. — Il était temps. — Délire. — Appareil à fracture. — Rôti de pieds d'éléphants. — Aux gourmets civilisés. — Opinion du docteur Livingstone sur le lion de l'Afrique Australe. — Arrivée du Révérend qui reconnaît dans le blessé master Will, lui-même.

Bien que master Will, le policeman du kopje de Nelson's Fountain, se regardât comme le plus habile detective du Royaume-Uni, il n'en fut pas moins forcé de s'avouer que l'entreprise dont il venait d'assumer, peut-être inconsidérément, la responsabilité, était hérissée de difficultés. Si l'opinion particulièrement avantageuse qu'il professait pour ses propres mérites l'avait poussé dans cette aventure au moins scabreuse, si, qu'on nous pardonne l'expression, il s'était emballé d'une façon insolite pour un tempérament Anglo-Saxon, la froide réalité produisit sur son enthousiasme l'effet d'une douche glacée.

L'émotion causée par l'assassinat du mercanti s'était, en quelques moments, calmée comme par enchantement. Le Champ de Diamants avait repris sa physionomie affairée ; les coups de pic résonnaient dans les claims, les seaux de cuir évoluaient en grinçant sur les fils de fer, et les diggers, un moment distraits par le sanglant épisode de la nuit, se livraient à leurs travaux avec la même âpreté. Ces fiévreux avaient, pardieu ! bien autre chose à faire que de s'occuper plus longtemps de ce lugubre incident. Ah ! si les coupables avaient été pris sur le fait et lynchés séance tenante, peut-être eût-on consenti à donner quelques instants à la contemplation d'une bonne pendaison. Les dis-